128151

ÉTIENNE ZEROMSKI

Pages Choisies

Traduites du polonais
par Stanislawa HULANICKA
et C. KEPINSKA-GIUSTINIANI

Éditions des *Amis de la Pologne*
1926

Les Éditions des „AMIS DE LA POLOGNE"

Déjà parus

Slowacki. *Pages choisies.*
Marya Konopnicka. *Contes* (2 *Séries*).
E. Nouvel. *Sobieski.*
A. Wylezynska. *Quelques jeunes poètes polonais.*
E. Bonfils Lapouzade. *Sienkiewicz.*
Zeromski. *Pages choisies.*
Rosa Bailly. *Histoire de l'amitié franco-polonaise.* (30e mille).
Vilno, ville polonaise.
A la Gloire de Léopol.
Petite Histoire de Pologne (40e mille).
Comment se renseigner sur la Pologne.
La Pologne renaît (épuisé).
Cartes postales de Pologne.
La Haute-Silésie à la Pologne.
Dantzig. — Un danger pour la paix du monde (tract).
Guide de Pologne.
Traitons nos amis en amis.
Histoire de la Littérature polonaise.
La Pologne d'aujourd'hui (tract).

Pour paraître prochainement

Mickiewicz. *Pages choisies.*
Reymont. *Pages choisies.*
Marcelle Vicrey. *Dans la campagne polonaise.*
La Bataille de Varsovie.
Chants populaires de Pologne.
Pilsudski.
Kosciuszko.
Paderewski.
Grands Savants Polonais en France.
Les ouvriers polonais en France.

„LES AMIS DE LA POLOGNE"

Revue Mensuelle Illustrée

5 francs par an — Etranger: 7 francs

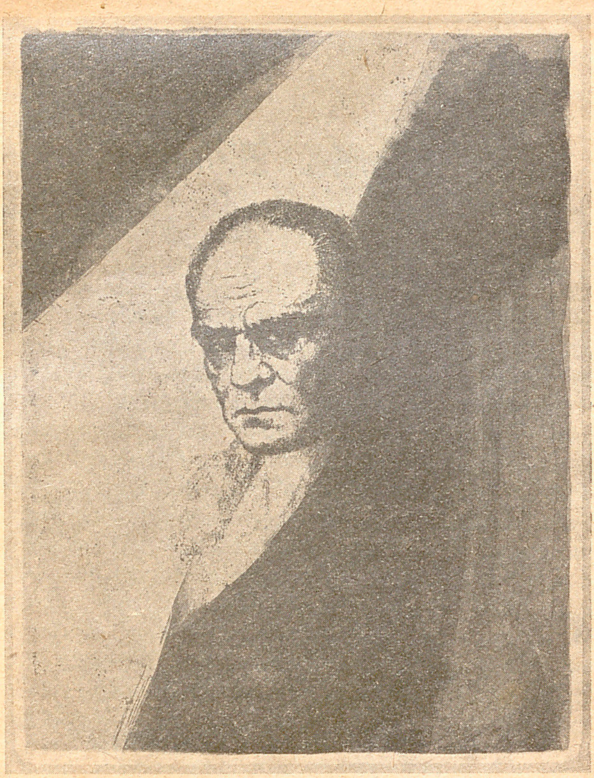
Le BUREAU de la PRESSE RÉGIONALE "AMPOL"

fait aux Journaux régionaux qui le désirent le service gratuit et bi-hebdomadaire de ses communiqués sur l'actualité polonaise

LES AMIS DE LA POLOGNE, 16. rue de l'Abbé-de-l'Epée, PARIS (5e)

Téléphone: Gobelins 62-10 — Chèques postaux : Paris 880-96

BIBLIOTHEQUE DE SCIENCES PO
1704186
FLM. 8° 0087



ÉTIENNE ZEROMSKI

Pages Choisies

Traduites du polonais par
Stanislawa HULANICKA et
C GIUSTINIANI-KEPINSKA

ÉDITIONS DES *AMIS DE LA POLOGNE*

1926

Imprimerie d'Art Voltaire (O. Zeluk, Directeur), 34, rue Richer, Paris (9e)

Service spécial des l'Éditions „Rom"

ÉTIENNE ZEROMSKI

Etienne Zeromski (prononcer Jéromski) (1864-1925) naquit au lendemain de la dernière insurrection pour l'indépendance de la Pologne. Il fit ses études dans un collège russe et eut à souffrir des persécutions que subissait la jeunesse à l'école, instrument de russification. Obligé, pour des raisons de santé, d'interrompre ses études universitaires, il fut nommé bibliothécaire au Musée Polonais de Rapperswil en Suisse, puis chez les Zamoyski à Varsovie. Zeromski débuta dans les lettres à l'âge de 32 ans; il en avait 61, et il était en pleine possession de son talent, lorsque la mort l'arracha à son œuvre. Il publia une trentaine de volumes: récits, romans, drames, dont les plus populaires sont: *Les travaux de Sisyphe*, *Les sans-foyer*, *Les Cendres*, *L'histoire d'un péché*, *La Rose* (drame), *Sulkowski* (drame), *La beauté de la vie*, *Le fleuve fidèle*, *Le vent de la mer*, *Le renouveau*, *La caille évadée* (drame).

Nommé en 1892 bibliothécaire à la bibliothèque du Musée polonais à Rapperswil en Suisse, Zeromski collectionne pieusement tous les souvenirs concernant Kosciuszko et Mickiewicz. Il désirait transformer les deux fondations de Rapperswil « solitude muette et triste » en un foyer vivant, d'où la pensée polonaise rayonnerait sur le pays.

De retour en Pologne, bibliothécaire adjoint à la bibliothèque des Zamoyski à Varsovie, Zeromski se plongea dans l'étude des vieux écrivains polonais. Le dictionnaire de Linde ne le quittait jamais. Il le lisait comme on lirait un roman. Il acquit à ces études une maîtrise souveraine de la langue, un vocabulaire d'une richesse éblouissante, d'un coloris et d'une saveur hors ligne. Durant les séjours qu'il fit dans les montagnes de Tatras ou à la campagne, ce travailleur infatigable recueillait les expressions locales, s'intéressait au parler du peuple, tout en prenant une grande part à l'activité de la commune où il résidait en fondant à Naleczow des sociétés coopératives, des caisses de secours mutuel, etc.

Après la révolution russe de 1905, suspect aux autorités, Zeromski dut quitter le pays.

Il passa quelques années à Paris qu'il connaissait déjà et subit profondément le charme de cette ville. Ses impressions sur la capitale de la France se retrouvent dans « l'Histoire d'un péché », « Le charme de la vie », la « Conversion de Judas ».

La guerre et les années qui lui succédèrent, virent Zeromski mener une existence pénible, le métier d'écrivain n'étant pas lucratif en Pologne. Néanmoins son activité s'exerçait plus intense et multiple que jamais. En 1924 le gouvernement lui concéda la jouissance d'un appartement au Château Royal de Varsovie, où Zeromski mourut le 20 Novembre 1925.

Dans les quelques lignes de cette biographie brièvement esquissée se reflète déjà la personnalité du grand romancier, patriote ardent. Il ne s'est pas confiné dans son labeur littéraire, il a pris part à toutes les manifestations de la vie collective, s'est prononcé sur toutes les questions qui préoccupaient l'opinion publique, a fondé des œuvres sociales. Sa vie, comme son œuvre, se résume en deux mots: « Créer et agir ».

On peut diviser ses œuvres en romans inspirés par le passé, en romans où dominent les préoccupations sociales de l'heure actuelle et en romans psychologiques proprement dits. En outre des contes, des drames, des écrits lyriques comme la complainte sur Hetman, et « Le songe de l'épée » ou symboliques, tel « Le roman de Valgour »; la belle et étrange œuvre: « Le vent de la mer », qui est un aperçu des luttes séculaires entre Polonais et Allemands et dont la mer Baltique fut l'enjeu, et bien d'autres encore.

Les années qui virent éclore le talent de Zeromski ont été les plus tristes de l'histoire polonaise. Tous les espoirs politiques s'étaient éteints. La liberté paraissait un rêve chimérique. Où puiser l'enthousiasme et la foi, ces facteurs indispensables des grandes œuvres? Les meilleurs esprits, un Wyspianski,un Sienkiewicz, se tournaient vers le passé,pour éclairer de lueurs la nuit morne et glacée qui s'était appesantie sur la Pologne. La sensibilité aigüe et tragique de Zeromski s'est complue dans le passé le plus douloureux, celui qui a été marqué par les défaites. Mais les défaites matérielles, et non pas la déchéance morale. Avec une émotion in-

tense et virile, il a peint la beauté des forces morales qui triomphent en dépit de tout.

C'est ainsi qu'il raconte les atroces déceptions des légions polonaises qui s'étaient mises au service de Napoléon, mais bien que de ces légions jetées à travers le monde, il ne soit resté que des cendres, que les vents de Saragosse et de Saint-Domingue ont balayées aux quatre coins de la terre, leur œuvre n'a pas été vaine; elles ont laissé une belle légende d'héroïsme et de dévouement qui est venue accroître le patrimoine moral de la nation.

Mais l'époque des faits d'armes était close et l'heure actuelle posait d'autre problèmes. Il s'agissait de vivre, de maintenir et d'accroître la conscience nationale dans le peuple, d'exploiter les ressources du pays, d'améliorer le sort des classes ouvrières. Zeromski croit à l'effort individuel, puissant facteur du progrès, et, s'inspirant des grands romantiques polonais, il érige en devoir le sacrifice de l'individu à la collectivité. Cette foi en l'efficacité de l'effort individuel n'est pas seulement un legs du passé, elle s'explique par la situation même du pays asservi, où la possibilité d'une action collective était exclue. L'idée du sacrifice revient souvent dans les œuvres de Zeromski.

Il y eut des hommes, et Zeromski dans son dernier livre « Le Renouveau, » leur rend un hommage ému, qui ont renoncé à une brillante carrière scientifique, pour n'être que de modestes vulgarisateurs de la science; il y eut des femmes, humbles institutrices, qui, partagées entre les devoirs de leur profession, et des devoirs supplémentaires: enseignement pour enfants pauvres, cours gratuits pour illettrés, devoirs volontairement acceptés, n'ont pas trouvé le temps de se marier.

Cette situation particulière de la Pologne assujettie, et ce côté de notre littérature qui la reflète, sont difficilement compréhensibles au lettré étranger. C'est ce que Zeromski a très bien senti. « Nous avons en définitive, dit-il, dans une conférence faite à Zakopane en 1915, deux sortes de création littéraire, le genre européen et le genre polonais... Dans le second tout est imprégné de soucis politiques... Le roman est plus ou moins franchement didactique. D'une façon particulièrement marquée, spécifiquement polonaise, il traite des questions qu'aillleurs règlent les Parlements, les Bourses de travail, les congrès, les partis politiques et les associations pour le développement social... Comment un étranger sau-

rait-il s'initier à ces affaires si intimement les nôtres? Comment ressentirait-il dans une mesure exacte notre grande puissance et notre déplorable misère... Mais, si nous sommes encore un organisme social vivant et conscient et non pas un troupeau apeuré que les loups dispersent, c'est grâce sans doute à cette littérature ».

Ce sont donc les soucis d'ordre social qui font le sujet des romans de Zeromski tels que « Les hommes sans foyer », « La conversion de Judas », « Le renouveau », pour ne citer que les principaux. Il est secondé dans cette tâche par son immense pitié pour la souffrance, la détresse humaine. Il se fait le chantre des pauvres. Il n'est pas d'écrivain polonais qui ait parlé avec plus d'amertume de l'infortune des classes déshéritées, il n'en est pas qui ait peint avec un réalisme plus violent, plus atroce, la laideur hideuse de la misère, le gouffre où se débat l'être humain que la vie terrasse et étrangle.

Les héros de ces romans, tout palpitants de charité et de pitié, entreprennent une lutte sans merci avec cette misère matérielle et morale. Mais la lutte est pacifique, c'est dans le travail, le sacrifice, l'évolution continue qu'ils voient l'amélioration des conditions sociales. Ces romans sont une glorification du travail, « de l'infini, divin travail, du droit sacré à l'effort créateur ».

Zeromski, en fait, est un romantique. Il l'est dans ses personnages et dans la façon de conduire les évènements qui est non seulement romantique, mais souvent romanesque. Les héros de ses romans n'appartiennent pas à l'humanité moyenne, ils sont tous un peu plus que grandeur naturelle. Ce sont tous des natures riches, exubérantes, complexes et passionnées qui ont une faculté suraigüe de sentir. Rêveurs autant qu'hommes d'action, susceptibles de profonds découragements, ils sont enthousiastes et spontanés; leur vie n'est qu'un long frémissement émotif.

Zeromski est de première force dans l'évocation des états d'âmes confus et délicats, Il sait traduire avec un art exquis les idées vagues, non formulées, les bouffées de sentiments qui montent des profondeurs de l'être, l'envahissent, pour se replonger aussitôt dans la nuit de l'inconscient. Et cependant ses personnages n'ont rien d'abstrait, ils sont vivants et compacts.

Les descriptions sont réalistes, les choses observées avec netteté; mais, emporté par sa fougue, le romancier

polonais les amplifie et, comme il a un don particulier de donner une âme aux objets matériels et qu'il a du goût pour le lugubre, le monstrueux, les choses qu'il dépeint, usines, quartiers populaires, apparaissent comme des êtres animés d'une vie intense et farouche.

Il y a, certes, de l'exagération voulue dans ces descriptions, mais elle est si bien appropriée qu'elle donne un effet de puissance et de naturel.

Zeromski adore la nature. Il ne la regarde pas en observateur distant, elle lui est proche, il est mêlé à elle « il sent circuler en lui ces forces mystérieuses de l'univers qui font tout croître et éclore ». Il prête des sentiments à la nature, lui donne une physionomie humaine, la fait frémir et vibrer.

Il est intéressant à noter à quel point la sensibilité de Zeromski est riche et complexe. Ses sentiments, ses goûts se heurtent et presque s'excluent. Il vibre à tous les souffles. Enthousiaste des grandeurs morales, captivé, fasciné par le mystère de l'âme où la vertu et le vice se côtoient dans l'ombre, attiré par le monstrueux et le macabre, il aime pourtant la beauté de toutes forces de son âme. Il l'aime avec cette sorte d'idolâtrie sublime que l'on ne rencontre que dans la Grèce antique.

L'amour est pour lui une force tragique et fatale. Il n'y entre rien de la galanterie, rien du libertinage. Il l'a peint cent fois sous ses aspects changeants de tendresse ineffable, d'ivresse sensuelle, d'extase où l'âme rejoint l'infini.. Nous n'avons rien de plus beau dans notre littérature.

Tout ce qui vient d'être dit nous fait entrevoir la langue de Zeromski. Elle sera personnelle, s'accommodera aux choses qu'il exprime, épousera le rythme de son émotion. Son style est harmonieux, lent et grave ou bien nerveux, saccadé, haché. Zeromski emploie des mots désuets, vieillis, qui donnent à ses paroles le charme étrange des choses passées, tantôt des expressions familières, et même du patois et de l'argot; parfois un mot cru traverse sa prose avec un sifflement de cravache. Mais ce sont là incartades de grand écrivain. Il est le maître incontestable du verbe polonais.

La critique a analysé minutieusement les idées philosophiques et sociales de l'éminent romancier. Elle a souligné le flottement de ses opinions et une certaine obscurité de sa pensée. Mais Zeromski est un grand poète dont le génie est dans le cœur. Il a apporté une nouvelle façon de sentir

qui a eu à son service une puissante imagination picturale, la langue aux sonorités infinies d'un admirable artiste.

En somme, romantique par les sentiments, réaliste par les descriptions, Zeromski voit la vie sous un aspect qui est tragique et héroïque à la fois. Dans ses ouvrages, la douceur de vivre et l'angoisse de vivre, comme la lumière et l'ombre, se juxtaposent crûment. Il ne peut les fondre en un ensemble harmonieux et trouver la paix du cœur dans une résignation ou un optimisme faciles. Il accepte et proclame la lutte virile, la souffrance, le sacrifice pour le bien. « Il a voulu, dit M. Grappin, en montrant le mal tel qu'il est, susciter l'énergie de le combattre et de le vaincre ». Et c'est ce qui fait que l'œuvre de Zeromski est réconfortante, pleine de jeunesse et de sève.

STANISLAWA HULANICKA

Les Travaux de Sisyphe (1898)

Le programme scolaire établi par le gouvernement russe ne visait qu'à la russification des élèves. C'était un système de dénationalisation avisée et savante. Le cours de polonais, facultatif et traité avec dédain, se bornait à l'enseignement de la grammaire expliquée en russe;par contre la langue russe, les exercices de style et les compositions y tenaient une large place. La littérature russe particulièrement soignée, une riche bibliothèque mise à la disposition des élèves, des cercles littéraires de jeunesse, encouragés par les autorités, tout cela tendait à poser une empreinte russe sur l'esprit et l'imagination des jeunes polonais, à les frapper à son coin.

L'histoire de l'empire, surchargée des généalogies des princes russes les plus obscurs, s'agrémentait de lectures et de récits, où la Pologne était dénigrée. On faisait entendre aux enfants polonais que leur religion n'était qu'hypocrisie et que leur patrie, tombée sous ses propres fautes, ne méritait que le mépris. Les dociles se partageaient les diplômes et les médailles; sur les rebelles sévissaient les châtiments. La jeunesse scolaire de toute cette époque a vécu ballottée entre l'humiliation de ses sentiments les plus sacrés et la terreur de se voir expulser de l'école.

Mais le soir, les devoirs expédiés, on se grisait de lectures lectures prohibées et clandestines. Les persiennes bien closes, un écolier à tour de rôle montant la garde à la porte, on s'enivrait des strophes enflammées de Mickiewicz, de Slowacki, de Victor Hugo, de Quinet, de mémoires sur l'insurrection. A un bruit de pas dans la rue, au son d'une voix qui leur rappelait celle de l'inspecteur visitant à tout propos les pensions des écoliers, les lecteurs se dispersaient comme une bande de moineaux: la lampe éteinte, les uns fuyaient dans le jardin, les autres se blottissaient sous les lits et derrière les armoires, se bousculant et s'écrasant dans l'obscurité.

Ces lectures passionnées faites la nuit leur faisaient oublier, à ces petits collégiens, la fatigue, les persécutions à

l'école, les privations quotidiennes et germaient dans leurs cœurs en une levée de sentiments héroïques.

Zeromski a passé par cette vie scolaire et la relate dans les « Travaux de Sisyphe ». C'est à cette époque et dans cette atmosphère sombre et ardente qu'ont dû germer les sentiments et les idées qui, développés dans ses écrits postérieurs, eurent une influence immense sur les jeunes générations. Si, pendant la Grande Guerre, il y eut en Pologne autant de soldats volontaires qu'il y eut de jeunes bras capables de soulever un fusil, c'est parce que les œuvres telles que: « Les travaux de Sisyphe », ont été le livre de chevet de la jeunesse polonaise.

UN ECOLIER QUI EN SAIT TROP

Dans un collège russe à Klerykow, en Pologne, pendant la leçon de polonais, un nouvel écolier se fait remarquer par sa connaissance approfondie de la grammaire et de la syntaxe. Interressé, le professeur Szletter l'interroge, et l'enfant répond avec une exaltation croissante.

— Dites-moi: quelles études avez-vous faites, qu'avez-vous lu?

— J'ai lu... un peu de tout.

— En fait de littérature polonaise...

— Nous l'avons apprise systématiquement époque par époque.

— Bien, bien, dit Szletter feuilletant machinalement le livre de classe, et quelle époque par exemple?

— Nous avons étudié brièvement nos classiques, les romantiques très soigneusement.

— Qui nous?... demanda le professeur plus bas en regardant la porte.

— A Varsovie... nous... les écoliers... seuls...

— Avez-vous lu Mickiewicz?

— Je crois bien... cependant certains ouvrages, nous n'avons pu nous les procurer (1)

— Je ne vous demande pas ça, je ne veux rien savoir! Quel livre aimez-vous le mieux?

— Je ne sais. La troisième partie (2)... L'improvi-

(1) Les livres interdits par la censure (Note du traducteur).
(2) Les Aïeux.

sation... Messire Thadée... Les livres des Pélerins Polonais...

Szletter se tut. Puis il demanda encore:

— Que savez-vous sur Mickiewicz?

L'écolier fit en langue russe un récit très exact, précis et détaillé de la jeunesse du poète: il parla de la société des « Rayonnants » des « Philomathes » et des « Philarètes », de l'arrestation, de l'emprisonnement et de la déportation de Mickiewicz. Puis, à la surprise de tous, il passa subitement de Vilno à Varsovie, et, tourné moins vers le professeur que vers la classe, il se mit à peindre en un russe soigné et parfait, exempt de tout « polonisme malencontreux » la nuit mémorable du 29 Novembre 1830. (1)

Le professeur ahuri, voulant à tous prix interrompre cette histoire, demanda:

— Savez-vous par cœur quelque chose?

— Oui, certains passages.

— Récitez.

Zygier ferma le livre, réfléchit un instant, puis commença d'une voix basse, mais qui avait la sonorité d'un métal précieux: « Nous n'avions pas reçu l'ordre de tirer.
Je montai sur un canon... » (2).

A ces paroles Szletter bondit, de ses deux mains imposant le silence à l'élève; mais Zygier ne se tut pas. Comme repoussé par son regard, le professeur retomba sur sa chaise et, la tête dans ses mains, il fixa les yeux sur la porte vitrée. Le silence se fit dans la classe, tous les regards se tournèrent sur celui qui osait dire « des vers polonais ». Lui les récitait avec calme et mesure; mais il y avait dans ses paroles une ardeur intense et cachée qui de temps à autre vibrait dans les syllabes. Des mots étranges, insoupçonnés, captivaient l'attention de tous, un immense champ de bataille s'ouvrit devant les yeux lorsque Zygier éleva un peu la voix:

« Varsovie seule brave ta puissance, lève la main sur toi... »

Le professeur poussa une exclamation étouffée et secoua désespérément la tête. Alors « le petit-poucet » Walecki dégringola de son banc, s'approcha de la porte et, se hissant sur la pointe des pieds, regarda longuement à travers les carreaux. Puis il fit signe à Zygier qu'il pouvait « y aller ».

---

(1) Celle de l'insurrection polonaise contre les oppresseurs russes.
(2) La Redoute d'Ordon (Traduction de L. Mickiewicz).

Ce ne furent plus les vers du grand poète que celui-ci déclamait, ce fut comme quelque chose à lui, la voix de son cœur. Là plainte de l'enfant polonais pleurait dans le récit de la bataille. Chaque tableau de ce combat, de cette défaite lointaine, se changeait sur ses lèvres en un cri de désir de participer à la lutte héroïque. Les sentiments sacrés de l'enfant et du jeune homme mille fois outragés résonnaient dans les paroles du poète qui tombaient sur les auditeurs; elles sifflaient comme des balles, éclataient semblables aux obus, enveloppaient les cœurs, pareilles aux tourbillons poudreux des batailles. Les écoliers écoutaient, les uns très droits sur leurs bancs, les autres levés et rapprochés du jeune garçon. Borowicz restait assis, voûté, le menton appuyé sur le poing, le regard fixé sur Zygier. Il lui semblait avoir déjà entendu tout cela, l'avoir vu de ses propres yeux; ce sentiment le hantait, il n'y comprenait rien et écoutait, écoutait éperdu avec des frémissements douloureux dans la poitrine.

Zygier continuait:

« ... Car j'ai vu plus d'une fois une poignée des nôtres aux prises avec une masse de Russes.

« Une heure durant, on n'entendit que ces deux mots « Feu! Chargez! » La fumée coupe la respiration; les bras se lassent et pourtant la voix des chefs retentit sans cesse, et l'activité du soldat ne se ralentit pas. A la fin, ils vont leur train sans avoir besoin d'ordre; et puis même sans réflexion, sans conscience, sans mémoire, le soldat, comme un moulin à feu, charge, décharge, porte son arme de l'œil au pied, du pied à l'œil, jusqu'à ce qu'enfin, en cherchant longuement et profondément dans sa giberne, il n'y trouve plus rien; le soldat pâlit. N'ayant plus de cartouche, il ne manœuvre plus son arme; il sent que le fusil surchauffé le brûle, il le lâche et tombe; il mourra avant qu'on l'ait achevé... »

Borowicz ferma les yeux. Il savait tout. C'était bien de ce soldat que le chasseur Noga lui avait parlé sur la colline, à l'orée de la forêt. C'était bien lui, mort sous le knout qui gisait dans sa tombe, ensanglanté, sous le sapin. Borowicz sentit son cœur battre à coups précipités comme s'il eût voulu s'arracher de sa poitrine; des sanglots secouaient tout son corps. Il serra les dents pour ne pas crier. Il lui

(1) pr. Borovitch.

sembla qu'il allait mourir de chagrin. Szletter restait immobile, à sa place. De ses paupières à demi- fermées, comme d'ordinaire, s'échappait de temps en temps une larme qui coulait le long de son visage pâle.

(Vers la fin de l'année scolaire, Borowicz devint amoureux d'une jeune fille. Il ne lui avait jamais adressé la parole et ne fit pas sa connaissance, car durant les vacances le père de la jeune fille, transféré dans une autre ville, quitta Klerykow).

Avant l'aube, Borowicz se leva sans bruit et,ne s'avouant pas à lui-même ce qu'il allait faire, s'échappa de la maison. Il ne luttait plus, ne pensait à rien, ses pieds le portaient tout seuls. Il se rendait bien compte qu'à cette heure il ne verrait pas la jeune fille; mais il avait soif de revoir le coin du parc, les arbres familiers, d'entendre le murmure du ruisseau. Il faisait encore sombre lorqu'il arriva dans le parc. Troublé, il pénétra dans l'allée où il avait rencontré Anne deux fois et s'assit sur un coin de « son banc ». Il avait l'impression de faire quelque chose de très mal, de voler en cachette par exemple ou d'épier et de dénoncer ses camarades. Ses mains se tendirent vers le vide, sa tête s'inclina là où avait été l'épaule de la fée aux yeux bleus. Ses lèvres s'ouvraient pour baiser l'air, ses pieds touchaient avec respect le sable que les souliers de Mlle Anne avaient foulé. Suffoquant de sanglots il enlaçait son beau rêve. L'aurore surprit Borowicz et le rappela à la raison. Il se leva, passa à un autre banc, s'efforçant de se mettre à l'étude.

Mais, alors qu'il s'y attendait le moins, le gravier grinça derrière les buissons, Anne traversa rapidement la place, allant à son banc. Une brise embaumée annonçait sa présence. Elle marchait les paupières baissées et paraissait inquiète et confuse. Borowicz restait ahuri. Subitement, comme l'ombre devant la lumière, son chagrin avait fui, faisant place à un immense bonheur. Il se sentait récompensé de ses longues angoisses et dévorait de ses yeux éperdus la gracieuse figure de sa bien-aimée. Anne ne leva pas les paupières. Elle se mit à lire, mais ne le put sans doute; car des feuilles du livre ses yeux passèrent aux petits cailloux sous ses pieds et s'y rivèrent. Elle sentait le regard du jeune garçon, car ses cils frémirent à plusieurs reprises

comme pour en secouer le poids. Ses joues tantôt se couvraient d'une couleur délicate, tantôt pâlissaient... Dans son regard Borowicz lui envoyait toute son âme, l'histoire de ses tristesses, de ses langueurs et de ses méditations, des milliers de noms tendres, et l'implorait de sa pensée comme un assoiffé qui demanderait une goutte d'eau. Et voici qu'après une longue attente les paupières baissées se soulevèrent lentement.

Les yeux de la jeune fille vaincue, sans force, acceptèrent le regard qui allait vers elle; sur ses lèvres errait un sourire inexprimable de crainte, de timidité, de tristesse... Dans cette caresse des yeux ils passèrent des minutes divines. Enfin Anne détourna la tête et cacha son visage dans ses mains. Mais bientôt elle le leva de nouveau. Ses joues étaient blanches comme la neige, ses mains serraient convulsivemnt le livre qu'elle tenait. Mais elle n'essaya plus de se révolter, de résister au regard du jeune homme. Dès qu'elle détournait ses yeux, l'imploration muette comme un appel les attirait de nouveau. Et cette caresse s'éternisait, se changeait en une félicité sublime, éternelle. Leur bonheur ne fut rompu par personne, aucune voix ne troubla le silence, sauf le clapotement de l'eau qui bavardait en son langage mystérieux et séculaire.

Les Sans-foyer (1900)

Le Dr. Zudym, sorti des bas-fonds de la population urbaine, se dévoue au relèvement physique et moral de la classe ouvrière. Il rencontre une femme, une des plus belles figures que Zeromski ait tracées; il repousse son amour, brise son cœur et le sien, de peur que le bonheur ne l'amollisse, qu'un foyer à lui ne le rende égoïste et ne lui fasse oublier sa mission, son apostolat.

Cet héroïsme peut paraître excessif, peut-être même nuisible, au lecteur étranger. Mais il n'en est pas de même en Pologne. Le fait est que la Pologne a vécu de ces immolations individuelles.

LES CHAMPS-ÉLYSÉES

Le Docteur Zudym, qui poursuit des études à Paris, fait le dimanche une promenade du côté de l'Etoile.

Par l'avenue des Champs-Elysées, Thomas Zudym revenait du Bois de Boulogne, où il se rendait de son quartier par le chemin de fer de ceinture. Il marchait lentement, pas à pas, par cette grande chaleur, sentant de plus en plus le poids de son veston et de son chapeau. Un vrai déluge de lumière se déversait sur le monde. Au-dessus des maisons lointaines vues de l'Arc de Triomphe s'élevait une poussière rose qui, comme la rouille, rongeait les tendres feuilles d'un vert-clair et s'attaquait aux fleurs de paulownia. De tous côtés montait le parfum des acacias. Sur le gravier, autour des troncs d'arbres, au pied des maisons et dans les égouts, gisaient les petites fleurs blanches d'acacia au cœur rougeâtre, comme ensanglanté par la piqûre de la mort. L'impitoyable poussière les recouvrait imperceptiblement.

L'heure de la promenade du monde élégant approchait et les Champs-Elysées commençaient à frémir du va et vient des carrosses. Sur la chaussée grondait un bruit monotone semblable à la rumeur d'une usine lointaine. De magnifiques chevaux au poil luisant parcouraient l'avenue; les harnais, les voitures, brillaient au soleil et les toilettes printanières des femmes fuyaient, fuyaient, fuyaient... tandis que les couleurs claires de ces robes laissaient une délicieuse impression de quelque chose de frais et de pur. De ce flot de passants émergeait de temps à autre un visage de femme si délicat, si fin, si invraisemblablement beau qu'il était à lui seul une caresse des yeux et des sens. Il arrachait un soupir de langueur — comme on ne soupire qu'après le bonheur — et disparaissait l'emportant avec lui.

LES FORCES DE LA NATURE

Nommé médecin adjoint à l'établissement thermal de Cisy en Pologne, le Dr Zudym prend possession de son appartement.

Son logis se composait de deux pièces, deux grands salons plutôt. Au-delà des fenêtres courait une étroite allée de jeunes charmes. Les uns présentaient déjà des troncs robustes, tandis que les autres n'étaient pas encore sortis de l'enfance. Avec leurs branches taillées régulièrement ils avaient l'air de petits gosses à la tête tondue.

Parallèlement à cette allée, s'étendait un long mur, épais et vieux, recouvert d'une forte toiture de tuiles. Il était tapissé de moisissure et l'humidité le rongeait par

le bas. Au printemps il se couvrait lui aussi d'un duvet léger et soyeux. Parmi les rangées d'arbres un petit sentier s'allongeait jusqu'au plus profond du parc. Bien qu'il fût séché par le milieu, les côtés gardaient encore des traînées humides d'un gris sombre. Les jeunes feuilles des charmes qui venaient de naître étaient ridées et si délicates qu'elles se contractaient sous les baisers lumineux du soleil et les soupirs embaumés du vent. Elles semblaient tâter de leurs ombres vacillantes le sable jaune, la terre molle et noire, les frêles herbes qui pointaient du sol. Elles étaient délicieuses et gaies comme des yeux d'enfant. Le mur épais derrière lequel le soleil commençait à baisser projetait sur l'allée et ses adorables mystères une ombre obscure semblable à une porte de prison. Seulement dans le lointain où il coupait l'allée à angle droit, la surface inégale du jardin avait gardé sa robe lumineuse. Ce mur là-bas paraissait avoir une physionomie singulière et pleine de profonde rêverie; il semblait regarder avec des yeux invisibles le parc en fleurs, et on eût dit que le sourire d'allégresse qui planait sur ce coin du parc venait de lui. Sous les fenêtres poussaient deux immenses peupliers. Leurs troncs rugueux apparaissaient derrière le tissu léger des jeunes broussailles comme des torses bordés de cuirasses aux muscles aussi solides qu'elles. Du haut d'on ne sait quel arbre tombaient sur le sentier les pétales roses et jaunes des bourgeons...

Zudym se tenait à la fenêtre ouverte. Il eut conscience d'être en étroite communauté avec tout ce qu'il voyait. Il lui sembla qu'à travers son corps circulaient les forces de la nature qui font croître les arbres et pousser les feuilles. Il se sentit le désir et la volonté d'utiliser cette force à de grands labeurs. L'attente des efforts qu'il prévoyait l'abreuvait de volupté. Il regardait devant lui et frappait l'espace de son regard hardi.

Enfin! Enfin! C'était bien ici la place où il lui était donné de déchirer ce vieux sol de son soc aux sillons profonds. C'était là qu'il allait semer, travailler pour tous, rendant aux autres, au monde entier ce qu'ils lui avaient donné. Qu'on sache ce que vaut la reconnaissance d'un de ceux qui, pris des bas-fonds, ont été admis à la culture, à l'activité.

En ces instants de recueillement toute son âme se fondit, s'unissant à quelque chose d'imperceptible, à la musique qui semblait flotter dans l'espace, au murmure des feuilles

qui se mouraient parmi les charmes. Ce fut une courte bénédiction par les puissances mystérieuses du monde du droit sacré de l'homme au travail en raison de la force et des épaules solides dont il a été gratifié...

Les Cendres (1904)

Dans les « Cendres » (Popioły) chef-d'œuvre de Zeromski, roman de la fin du XVIII^e et du début du XIX^e siècles, où l'épopée Napoléonienne se déroule en une série de tableaux d'une puissance, d'une netteté de contours et d'une couleur merveilleuses, l'auteur trace les destinées des légionnaires polonais qui ont suivi Napoléon, qui se sont battus au-delà des Alpes et au-delà des Pyrénées, dans les colonies, qui ont été contraints, eux qui luttaient pour leur pays et pour la liberté, de violer cette liberté en Espagne, d'imposer les lois de guerre, le droit du plus fort en Italie, qui se sont vus abandonnés aux Autrichiens avec la ville de Miglioretto par le général Foissac-Latour, qui sont allés mourir de fièvre à Saint-Domingue.

Sur le fond de gloire qui rayonne de cette époque et de l'éclat des victoires, Zeromski ramasse en quelques scènes vigoureuses et poignantes l'horreur de ces chevauchées armées à travers les pays, les angoisses et le désespoir qui montaient au cœur des Polonais.

EN ESPAGNE

Après une bataille acharnée un légionnaire, Christophe Cedro, gravement blessé, se trouve dans le camp que l'empereur visite.

De leurs grabats, des couchettes, des matelas, de la terre battue, se soulevèrent des torses mutilés, des têtes meurtries, des corps chancelants, troués de balles, s'appuyant sur les coudes; et soudain, de toutes les gorges desséchées, de toutes les bouches devenues heureuses, partit un cri:

— Vive l'Empereur!

Christophe se dressa sur son lit. A ce mouvement il sentit quelque chose se briser en lui avec un grincement sourd. Il s'assit effroyablement pâle, ruisselant de sueur, la bouche

ensanglantée. Ses yeux comme des crocs s'enfoncèrent dans le visage de l'Empereur et l'arrêtèrent.

— Sire — murmura Cedro.

Les yeux autoritaires et sombres de Napoléon le frappèrent du regard. Son visage calme, comme sculpté dans quelque métal inconnu, se tourna vers Christophe attentif et sévère.

— Que désires-tu? demanda-t-il d'une voix froide et sourde.

— Si je meurs... commença en français Cedro, tranquille et menaçant, regardant avec courage et fierté dans les yeux de Napoléon.

— De quelle arme es-tu, interrompit celui-ci.

— Lancier polonais.

— Blessé à Tudéla?

— Oui.

— Ton nom? ...

— J'ai quitté la maison de mon père... je croyais que c'était pour ma patrie... et maintenant... en cette terre étrangère... Dites que ce n'est pas en vain... que c'est pour mon pays... Sire, sire...

Les yeux durs et impénétrables de l'empereur sondèrent jusqu'au fond le regard affolé d'amour du blessé. Immobile, Napoléon réfléchissait.

— Vive la Pologne, essaya de crier Cedro et il tomba sur sa couchette. Sa voix se brisa et ses paroles ne furent qu'un gémissement étouffé par le flot de sang qui inondait sa bouche.

UNE FÊTE EN POLOGNE

Pendant le carnaval il était d'usage de se costumer et d'aller avec la musique, criant: Kulig! Kulig (couligue, le nom du jeu) chez les voisins qu'on emmenait avec soi. Un long cortège de traîneaux se formait, on dansait dans chaque maison envahie par la bande joyeuse et la promenade finissait par un bal donné dans une de ces maisons. La forte race polonaise n'a jamais sombré dans un désespoir stérile.

De Opatow vers Koprzywnica, à travers l'unique plaine de Sandomierz, fertile en blé doré, le Kulig allait bon train. La ribambelle d'une cinquantaine de traîneaux réveillait toute la campagne par le bruit joyeux des grelots, le tintamarre des clochettes, le claquement retentissant des fouets

des équipages à quatre chevaux, le brouhaha des tambours, des flûtes, des cris, des chants et de la musique. Une dizaine de garçons tenant des flambeaux à la main galopaient sur des chevaux de ferme et servaient d'escorte à l'Arlequin à masque noir qui, enfoui dans sa fourrure d'ours, filait à la tête du cortège. Le feu des flambeaux déchirait la nuit en lambeaux dorés, faisait surgir au loin les talus de neige, les pentes, les dépressions du sol, et signalait la route lisse. La nuit était claire et glacée. Les neiges durcies par les fortes gelées gisaient en grands amas blancs; çà et là elles remplissaient jusqu'au bord les ravins si fréquents dans ce pays. Ailleurs elle s'amoncelaient sur les palissades, se tassaient contre les petits villages adossés aux collines. De vagues broussailles et le scintillement vif de petites lumières indiquaient les manoirs échelonnés le long des ravins. Les chevaux s'enfonçaient jusqu'au ventre et réduisaient en poudre les plus gros tas de neige que le traîneau de l'Arlequin avait marqués d'un sillon. Le Kulig n'admettait pas d'obstacle! Formant une longue file les traîneaux de toute sorte se suivaient: les uns, qu'emportaient des chevaux houppés et panachés, dataient des Augustes ou du roi Stanislas et étaient argentés ou dorés et sculptés en forme de cygnes à long col, de griffons et d'aigles; les autres traînés par des haridelles grandes et petites étaient tout communs, à peine dégrossis par le charron du village et peints en vert. Les luxueux attelages et les misérables véhicules s'élançaient à travers les neiges avec la même fougue et ardeur et ressemblaient à des barques qui fendent les flots du lac.

La joie bouillonnait dans les cœurs! L'orchestre, composé de quelques juifs de Klimontow, attaquait des mazurkas, des obertas, des krakowiaki. Par moments, la musique entraînante s'évanouissait, comme prise de l'extase qui coupe le souffle; tantôt elle semblait parvenir de très loin à l'ouïe et au cœur, sortir de dessous les neiges. Alors les chansons faisaient rage. D'un côté résonnaient les voix argentines des femmes:

« *Le chêne est coupé, plus ne reverdira,*
Beau garçon, tu as mon cœur, il ne changera...

Et les puissantes basses des hommes raillaient:

« *Je ne sais moi-même quelle en est la raison,*
Mais je rêve du brun et j'aime bien le blond.

Le chœur des jeunes filles renvoyait la balle:

« Habit bleu foncé et souliers luisants,
Les hommes d'aujourd'hui sont tous des galants.

Et de nouveau les violons, les basses et les flûtes reprenaient avec fureur, étouffant les chansons.

Raphaël, avec les autres garçons, suivait le cortège à cheval. C'était la première fois que son père lui avait permis de monter Baska, une des plus belles juments de son écurie. Le père de Baska était de pur sang arabe, la mère une polonaise. La jument ne comptait pas plus de trois printemps. Vive, un peu craintive, elle était cependant d'une intelligence rare. Elle avait une petite tête charmante et son poil d'un beau gris était doux au toucher comme la soie. Baska s'avançait par petit bonds, feignant de danser et s'amusait à ce jeu. Tantôt, dressant les oreilles, les naseaux frémissants, elle s'arrêtait pour écouter la musique; tantôt elle la suivait en sauts légers, portant son cavalier balancé mollement comme dans un berceau.

Raphaël se sentait heureux. Un verre de généreux « hongrois » bu au manoir de Gorka Ossolin ou de Naslawice lui avait donné des ailes. Le cheval le portait à travers les neiges dont l'haleine froide lui rafraîchissait amoureusement le visage... Et devant lui glissait le traîneau emportant deux dames. L'une d'elles, mariée ou veuve, l'autre toute jeune encore. A la clarté de la lune il voyait leurs têtes coiffées de bonnets de fourrure. Un bonnet à la mode ancienne, en zibeline avec une aigrette retenue par des diamants, l'autre rond, garni d'hermine. La plus âgée avec son manteau de couleur or à fourrure magnifique lui plaisait infiniment... Il avait dansé un krakowiak avec elle et échangé quelques paroles. Il gardait encore dans ses yeux la beauté exquise de sa personne, le charme étrange de son regard qui ne daignait pas l'apercevoir, son petit sourire moqueur toutes les fois qu'il s'était trompé dans la danse. Tandis qu'il la regardait emmitouflée dans sa fourrure il en revoyait une autre en lui-même. Il songeait à elle, vêtue d'une robe grecque, écarlate, brodée d'or, qui lui serrait délicieusement la gorge et la taille... Il pensait à ses mains fines dans d'amples manches de satin lisse qu'elle lui tendait dans la danse, à ses magnifiques cheveux coiffés à la grecque. En quelques bonds Raphaël s'approcha du traîneau et vit à la

clarté de la lune scintiller les diamants de l'aigrette. Il n'aperçut pas les yeux de la jeune femme, et il savait qu'elle ne le regardait pas.

Tout et Rien (1919)

Un soir d'hiver, Olbronski, le héros des « Cendres » (épopée napoléonienne), est averti par son ami Machnicki que l'insurrection éclate et qu'il a à partir sur-le-champ. Il fait ses préparatifs, sacrifiant à la patrie, avec simplicité, tout ce qui lui est cher.

La conversation se prolongea fort tard dans la nuit. Puis Olbronski prépara pour son hôte un lit dans la pièce voisine. Avant de s'endormir, Machnicki l'entendit aller et venir dans la maison, une lanterne à la main, assembler et ranger ses affaires, ouvrir et refermer des malles, apporter de vieux sacs de soldats et des gibecières.

Il faisait sombre encore lorsque Machnicki fut réveillé par le crépitement du feu. Un homme de haute taille, maigre et musclé, apportait des brassées de bois couvert de neige et les mettait dans la cheminée. Un feu joyeux pétillait dans l'âtre profond et lançait des fusées d'étincelles. L'homme portait une courte fourrure et de grosses bottes. Son allure, la souplesse de ses mouvements, trahissaient un ancien soldat. Le visage était coupé d'une courte moustache, les cheveux grisonnants tondus ras. Figure recueillie et sévère...

— C'est bien Michcik, « le domestique fidèle », pensa Machnicki.

Quand Olbronski entra dans la chambre, Michcik se tourna vers lui d'un geste bref, militaire. Celui-ci lui fit signe de parler bas, indiquant le lit où dormait l'hôte. Machnicki entendit ces paroles:

— Je pars assez loin, pour chasser.

Michcik leva les sourcils et regarda attentivement son maître.

— Tu auras l'œil sur tout. Réveiller les hommes à temps, bien nourrir les bêtes, battre le blé et mesurer le grain soigneusement, fermer le soir le grenier, les écuries et les étables.

— Cette chasse sera-t-elle longue? demanda Michcik bégayant atrocement.

— Oui. Une semaine, deux peut-être. Il se peut même qu'elle soit plus longue encore.

— Comment?

— Ça ne te regarde pas! Ecoute ce que j'ai à te dire. Tu mettras le petit à l'école et en pension là où il a été avant les fêtes. Tu veilleras sur lui... M'entends-tu? et si je tardais à revenir...

— Comment cela? grommela Michcik.

— Oui! ça se peut, s'irrita le vieux gentilhomme.

Le soldat hocha la tête.

— C'est à toi, continua Olbromski, de veiller sur le garçon. Et si, comme je te dis, je tardais un peu trop à revenir, de quoi tu t'apercevras bien tout seul, vends les génisses, les plus jeunes, en commençant par Latoszka, puis la Grise, puis Knapinska. Mais paye la pension du petit sans aucun retard, régulièrement, contre des reçus. Tu lui enverras, chaque semaine, du linge et ce que tu pourras en pâtisserie, charcuterie, confitures, noix... Tu sauras bien toi-même combien il lui en faut et quand. Au cas où — tu m'entends — au cas où l'argent viendrait à manquer complètement, conduis à la foire les chevaux de carosse Oska et le bai et vends-les suivant ton jugement. Mais, diable! prends garde de ne pas vendre à vil prix de telles bêtes!

Michcik regarda son maître dans les yeux et pâlit un peu. Il se tendit encore, les bras serrés contre les côtes.

— Vendre à la foire le bai et Oska! dit-il enfin avec effort, comme s'il eût voulu graver dans son esprit cet ordre invraisemblable.

— Tu mettras l'argent dans ma sacoche, celle que j'ai eue sous Moscou. Celle-ci, je te la donne; regarde-la bien, elle est belle. Paie tout au comptant. Chaque mardi inspecte toi-même les vêtements du petit, son linge, ses chaussures, son bonnet, son manteau, raccommode-les, nettoie les taches. Et s'ils n'étaient plus bons, appelle Zelik et commande-lui des vêtements en drap, argent comptant. Exhorte mon fils en mon nom à l'étude, à la bonne conduite. Veille sur lui, conseille-le en courage. Et si, Dieu l'en garde, il venait à tomber malade, soigne-le, jour et nuit à son chevet. Si on lui voulait du mal, défends-

le de toutes tes forces. Forme lui un cœur de soldat, trempe son courage, sa volonté... tu le sais... à notre mode...

Michcik écoutait son maître très droit, silencieux et immobile. Lorsqu'Olbronski se tut, regardant la flamme, il bégaya:

— Serait-ce donc...

— Assez!

— Y aurait-il de nouveau... de nouveau...

— Silence!

Mais le vieux ne put garder le silence.

Par un geste, un signe d'intelligence, il demanda:

— Contre les Allemands ou Moscou?

— Tu le sauras un jour!

Michcik sortit.

Le Vent de la Mer (1922)

Une vingtaine de récits nous dépeignent les combats millénaires des riverains de la Baltique, pour la possession des côtes et l'accès à la mer.

En luttes perpétuelles avec les Germains qui les exterminaient sous prétexte de porter l'Evangile dans leur pays, les peuples slaves s'en allaient souvent en Poméranie consulter leur oracle, au fond des forêts impénétrables.

Il se trouvait au pays des Ratares, dans la ville de Radagast, un temple triangulaire à trois porches, entouré d'un bois profond, vénéré depuis des siècles, auquel nulle main humaine n'osait toucher. Deux portes restaient ouvertes à tous les pélerins; la troisième, plus petite, donnait sur un sentier conduisant vers un lac voisin, mystérieux et terrible. Le temple était de bois, construit avec art, et orné aux angles de cornes de bêtes sauvages.

Au fond se dressait la statue dorée du dieu Swatorzyc (prononcer Svatojitz), dont la couche était recouverte de pourpre. Le dieu tenait un maillet de la main gauche; sur sa tête un oiseau déployait ses ailes. Il portait sur sa large poitrine l'emblème de la tribu: la tête d'un bison noir. Autour de la statue s'entassaient les étendards sacrés des Wélêtes, les enseignes et les bannières des peuplades sou-

mises au grand conseil, — étaient suspendus les boucliers, les armures, les glaives, les lances, les cornes guerrières et la grande corne des sacrifices. Le long des murs et des piliers du temple, couraient des ribambelles d'animaux et d'oiseaux taillés dans le bois et peinturlurés de couleurs vives, qui figuraient les anciennes luttes, les labeurs, les vieilles croyances, les mythes, les souvenirs, les fables et les préjugés séculaires. Sous la haute toiture rouge et fortement inclinée, les pigeons voltigeaient gaîment d'un coin à l'autre. Les hirondelles faisaient sans crainte leurs nids dans les fentes des poutres, aux angles des solives et des piliers, au-dessus des riches tissus rapportés des expéditions lointaines et même se nichaient sur les lèvres du dieu solaire, qui ne leur interdisait pas de souiller de leur fiente sa large poitrine de bois. En hiver le vent soufflait vers le temple des tourbillons de neige. Pendant les chaleurs estivales, il s'infiltrait à travers les fentes, dans la pénombre du temple, une lumière voilée qui dessinait, sur le fond sombre, les contours des poutres, des piliers, des jointures et le visage énigmatique de la bûche sacrée.

Et, s'il se trouvait que quelque tribu Wélète eût à faire la guerre, à attaquer les Saxons ou à s'en défendre, elle allait en premier lieu consulter Swatorzyc de Radagast, au pays des Ratares.

On déposait des offrandes de fleurs odorantes, de roses, de pervenches, de rues, de romarins; des couronnes des fruits et du gibier; parfois on offrait des sacrifices sanglants humains, des princes et des évêques capturés pendant la guerre. Puis le prêtre, gardien du temple et du saint cheval, devin suprême, vêtu de blanc, les cheveux tombant en longue tresse, lui, qui seul jouissait du droit de s'asseoir en face du dieu, tandis que tout le monde se tenait debout, mettait solenellement les sorts en terre.

En proférant des paroles sacrées, des conjurations mystérieuses, en chantonnant des strophes ignorées de tous, les devins adjoints tiraient avec terreur les sorts enfouis et les examinaient attentivement. Ensuite, ils les recouvraient de verdure fraîche et plantaient devant le temple, à distance égale, trois paires de lances auxquelles ils fixaient une autre lance perpendiculaire.

Après une prière à voix basse, le prêtre suprême, gardien du saint cheval, brûlait de l'encens odorant, et humblement prosterné, entr'ouvrait les rideaux de pourpre et sortait du

sombre couloir le grand cheval noir, oracle vénéré. Tenant respectueusement les brides, il conduisait l'animal sacré vers les lances plantées dans la cour.

Lorsque, franchissant les lances horizontales, le cheval levait d'abord le sabot droit, ceci était considéré comme un heureux présage et l'on ne doutait pas du succès de l'expédition.

Si, au contraire, il levait, ne fût-ce qu'une fois, le sabot gauche, le projet conçu était abandonné.

Prosternés à terre, courbant le front devant la volonté divine, les anciens du peuple quittaient le temple pleins de confiance ou en proie à une angoisse atroce.

Combien de fois, au cours des siècles, le cheval prophétique n'a-t-il pas le levé le sabot droit!...

Combien de fois l'Elbe, le grand fleuve slave, n'a-t-il pas roulé des eaux ensanglantées par les victoires des Obotrites sur les Saxons éxécrés!...

Combien de fois la vaillante tribu des Wagres, dans des luttes acharnées sur terre, le long des côtes et des golfes, sur des barques de pirates, n'a-t-elle pas porté le bruit du nom slave sur les mers, les isthmes et les îles lointaines!...

Combien de fois le cor de Swatorzyc n'a-t-il pas retenti là-bas, sur la rive gauche de l'Elbe, dans les pays subjugués par l'Empereur!...

Combien de fois, au cours des siècles, à la veille des grandes guerres, le cheval prophétique n'a-t-il pas levé le sabot droit!...

Ils retournent à leur Dieu

(*Episode du temps des persécutions tzaristes*).

Un étroit sentier traverse la forêt, si épaisse qu'entre elles les cimes des pins se touchent et se confondent. Pliées sous le faix des glaçons, les branches s'inclinent sur cette petite sente sylvestre perceptible à peine, légèrement marquée par deux sillons, qu'un traîneau de paysan a dû creuser dans la neige.

C'est une journée de mars claire et glacée. A l'heure où un demi-crépuscule d'azur commence à s'étendre vers l'ouest, même les petites mottes de neige, autour des sou-

ches, semblent pulvérulentes et poudreuses. Dans l'espace étonnamment clair du ciel, où flambe l'aurore du soir, la forêt se dresse immobile, pareille à l'iconostase d'un temple grec. Des brises imperceptibles détachent pourtant des cimes des bois une fine poussière neigeuse qui flotte, sur un fond de pourpre, parmi les branches des arbres. On dirait les rayures confuses d'une impalpable fumée fugitive s'exhalant d'encensoirs invisibles...

Là le silence est profond, infini, mortel...

Vieux, voûté, gris comme un pigeon, le paysan Félek parcourt ce sentier avec sa petite fille Théophilka. Les pans d'une mauvaise fourrure passés autour de sa ceinture, il allonge son pas de sa canne, il écarte les jambes, il souffle, tousse, mais ne cesse d'avancer, bien que ses yeux rougis se remplissent de larmes et que la sueur suinte sur les rides de son visage flétri, fouetté par le vent. Théophilka place les grandes bottes dont elle est chaussée dans la trace des pas de son grand-père. A tout moment elle serre plus fort son fichu sur sa poitrine et, bien qu'elle tombe d'épuisement, elle arrive à suivre le pas du vieux Félek. Pleins d'épouvante, ils regardent l'aurore qui embrase les sommets et se pressent toujours davantage. Depuis quatre jours ils marchent ainsi, se reposant à peine sur des meules de foin, sous des hangars abandonnés, passant la nuit dans les cabanes isolées des villages. Ils traversent des déserts inhabités, des forêts sombres où nul bruit ne retentit jamais, enfoncent dans l'épaisseur des neiges profondes et font résonner leurs pas sur la glace des fleuves et des étangs. Ils marchent dans les sentiers perdus, reculés, des forêts lointaines. Partis des environs de Drohiczyn, ils se rendent au-delà de Varsovie où ils vont tâcher de « voler » une absolution...

Chaque année ils renouvellent tous deux ce triste pélerinage depuis qu'ils ont opté pour une confession étrangère, trahi leur foi, renié leur Dieu. Pécheurs tous deux, grands pécheurs, traîtres tous deux.

Bien encore avant « le crime », le vieux Félek avait abandonné ses cinq arpents de terre à son fils Léon; ayant mis en terre sa bru et élevé sa petite-fille, il s'était confiné près du poêle où il passait son temps à marmotter ses patenôtres. Un jour, à l'improviste, on vint lui intimer d'opter pour les Russes. A son fils également, à sa petite-fille aussi, au village entier. L'archipope même lui avait adressé

la parole, le jour où les paysans avaient été traqués vers la municipalité. Il y eut révolte dans le village.

Une certaine nuit d'hiver, pourtant, on vit arriver une troupe de cosaques. S'installant dans les chaumières, ils en chassent les paysans dans les champs gris en pleine gelée. Trois jours durant, les soldats campés dans les cabanes tuaient le bétail et détruisaient la propriété: trois jours durant de pauvres gens sans abri dans les champs couverts de neige priaient Dieu. Enfin le commandant militaire, furieux ordonna le knout. Hommes et femmes, dépouillés de leurs vêtements, furent fouettés jusqu'au sang. Et l'on vit des paysans, comme saisis de folie, commencer à se dévêtir d'eux-mêmes pour se coucher de tout leur long sous la main des bourreaux. Tout à coup, menaçant, les poings serrés, Léon, fils de Félek, s'avança vers le chef. C'est alors qu'on vit poindre le jour du jugement dernier! Six cosaques se saisirent du malheureux et le fouettèrent à mort. Quand sa chair fut réduite en lambeaux, le commandant, frappant de ses éperons le dos nu, ensanglanté sur la neige, lui cria: « Signe ».

Mais en vain.

« Jamais, jamais, » murmurait l'autre.

Alors il ordonna de soulever le mourant, de diriger son visage vers le sien et lui demanda:

— Tu es Russe, n'est-ce pas?

— Non, Polonais, né en terre polonaise.

C'est ainsi qu'il expira, murmurant à soi-même: non, non...

Puis vint le tour de Théophilka. Cependant, quand on eut commencé à la fouetter, le grand-père faiblit: il signa tout ce qu'on lui demandait, vouant son âme et celle de sa petite-fille à la foi mauvaise. Son cœur était vieux, paternel... Tremblant comme une feuille, il se traîna aux genoux du Moscovite et lui baisa les pieds, jusqu'à ce qu'enfin il eût signé.

Et depuis, chaque année, ils vont tous deux, pendant les jours qui précèdent Pâques, faire leur acte de contrition devant Dieu, implorer le pardon de cette trahison. L'aïeul connaît un chemin où vous ne risquez de rencontrer non seulement des gendarmes, mais nul être vivant.

Là bas derrière Varsovie, se trouve une vieille petite église; le curé en est jeune, pieux, charitable. Ses yeux

sont toujours pleins de larmes, sa parole discrète, et si douce, et si sage!...

Ils arrivent de nuit, frappent à la vitre, murmurent quelques mots. Lui, par une petite porte latérale, les conduit à l'église, les confesse tout en versant des larmes pleines d'amertume et de miséricorde. Puis prosternés, les bras en croix, ils restent ainsi tous trois jusqu'à l'aurore. Lorsque le moment vient de se quitter, jamais le desservant de Dieu ne varie son enseignement: aimez vos ennemis, aimez vos ennemis...

Avant le lever du soleil et bien avant le réveil de la ville, nos deux voyageurs sont déjà loin de ces lieux. Maintenant que le jour décline, ils se pressent, ils s'essoufflent pour arriver à l'abri nocturne bien connu de l'aïeul. La forêt se fait moins dense; des champs recouverts d'une couche égale de neige s'étendent à perte de vue: terres inhabitées, lointaines, démesurées.

A la lisière du bois l'aïeul s'est arrêté et de ses mains abritant ses pauvres yeux contre la lueur du jour il avance, il recule, tandis que ses lèvres tremblent soudain. Ces champs, il ne les connaît pas! Où sont donc les chaumières à la lisière du bois?

— Ces champs me sont inconnus, murmure-t-il craintif comme à soi-même. Au milieu du désert, le vent soulève des tourbillons poudreux de neige. Il siffle, les balaye; il entraîne derrière soi l'espace immense pareil à une nappe qu'il emporte ensuite vers le ciel en forme d'entonnoir; d'un bout à l'autre de l'espace, il vole en des ondes de fumée.

— Je me suis égaré — vieil imbécile que je suis, — dit-il à voix basse — en tirant sa casquette en arrière.

— Grand-père, voici un chemin frayé, prenons-le.

— Prenons-le.

Ils se remettent en marche. Ils enfoncent jusqu'aux genoux. La neige est profonde dans les champs, le vent furieux; l'orage se fait sentir. Les tiges de l'an passé minces, sèches, désolées s'élèvent çà et là dans la neige, s'inclinent compatissantes à la rafale, comme si elles se lamentaient sur le sort de cette pauvre jeune fille, comme si elles soupiraient: eh, eh... Des haies épineuses luisantes de givre, des branches d'aubépines se cramponnent à sa jupe, comme des mains miséricordieuses qui voudraient l'arrêter.

Les bottes de tous deux sont trempées jusqu'au fond;

leurs pieds se raidissent; le souffle vient à leur manquer. « Vois-tu, petite, comme ce vent au service des Moscovites nous repousse de Dieu », murmure indistinctement l'aïeul.

Soudain éclate, retentit un bruit sourd derrière eux. La rafale a secoué la forêt. Et la forêt se sentant bercée en a gémi... L'ouragan les fouette maintenant, balaye leurs haillons, leur lance dans les yeux des poignées de neige tranchante comme des morceaux de verre brisé. Par moments, tel un athlète vivant, le vent impétueux rejette d'un côté à l'autre des amas de neige, arrache jusqu'à la terre nue, ronfle, toupille au-dessus des forêts.

Une grosse pierre est là dans le champ. Ils s'y traînent, s'y asseyent pour reprendre haleine.

La nuit se fait noire soudain. En elle l'orage bouillonne longtemps, longtemps. Parfois, tout à coup, il s'apaise, et alors, du haut du ciel, la lumière précaire de la lune, froide, blême, tombe à la face du désert. De ses rayons glacés elle touche les deux têtes enlacées, engourdies, recouvertes de neige, les yeux froids ouverts et les larmes suspendues à leurs cils, transformées en coraux de givre.

Lorsque se lève et brille l'aurore matinale, le silence règne de nouveau sur la plaine. Seules, sur les cîmes des arbres, des brises invisibles secouent une légère poussière neigeuse qui flotte en une blanche fumée transparente s'exhalant d'encensoirs invisibles.

(Traduction de C. Giustiniani-Kepinska.)

Quoi qu'il advienne,
je m'offre aux coups.

(Sophocle: « Œdipe Roi »).

Sur un lit marqué du chiffre 24, dans le coin le plus sombre d'une salle d'hôpital, gisait, depuis quelques mois, un ouvrier des champs, d'une trentaine d'années peut-être. A chacun de ses mouvements un écriteau de bois noir portant inscrit: « Caries tuberculosa » faisait un bruit de crécelle au-dessus du chevet. Le pauvre diable, à la suite d'une carie des os, avait eu une jambe amputée au-dessus

du genou. C'était un paysan sans un lopin de terre, travailleur dans des champs de pommes de terre comme ses ancêtres l'avaient été. Il servait chez un patron; trois ans plus tôt il s'était marié, il avait même réussi à élever un garçonnet aux cheveux de chanvre, et voici que soudain, sans rime ni raison, un mal au genou se déclare, des plaies commencent à se former. Un homme charitable ayant offert sa voiture, le pauvre hère fut transporté en ville, et interné dans un hôpital, aux frais de la commune.

Ceci, le misérable se le rappelait encore très bien: comme il était parti une soirée d'automne, avec sa petite femme, dans une voiture de parade aux sièges d'osier; comme ils avaient pleuré alors tous deux de peur et de mélancolie! et les voici, tantôt versant des larmes, tantôt grignotant des œufs durs — et puis alors, rien que des étendues grises, infinies. Etait-ce le brouillard? ne l'était-ce pas?...

Les jours monotones, tous pareils, vécus à l'hôpital se sont effacés de sa mémoire et forment dans sa vie comme une lacune sans fond; seule l'invariable tristesse lui écrase l'âme pendant le cours des mois, avec la force impitoyable et brutale d'une dalle qui écraserait une tombe. A travers ce brouillard il se rappelle, à demi-éclairées, d'étranges bizarreries subies: bains, jeûnes, introduction de fils de fer dans la plaie jusqu'aux os. — Puis l'opération: on le transporte dans une salle au milieu de messieurs portant des tabliers tachés de sang; — et c'est de cette étrange audace qu'il se souvient surtout, de cette vigueur qui le soutint en ces heures, comme une main miséricordieuse.

Avant l'opération, tandis qu'il observait autour de lui tant de choses faites pour éveiller le dégoût, il tissait, lui aussi, au fond de son âme simple, une toile de méditations, telle qu'enseigne d'en tramer la plus grande maîtresse sur terre — une salle commune d'hôpital.

Après l'opération, tout lui fut voilé par l'apathie et une lassitude mortelle. Il frissonnait sans cesse et, vers le soir, un fardeau étrange commença à lui peser sur le crâne comme une pierre sphérique; de ce boulet à ses pieds des frissons le secouaient, pareils à des courants glacés. Par contre, de l'orteil de son pied valide affluaient jusqu'au crâne des ondes de chaleur enivrante. Des pensées, telles des gouttes de mercure, affluaient précipitamment dans un coin de son cerveau, et tandis qu'il restait tout ramassé dans des flaques de transpiration, tandis que ses paupières retombaient d'elles-mêmes

non de sommeil mais d'inertie — il se sentait poursuivi par d'étranges fantômes à demi-sommeillants.

Et voici que tout commençait à disparaître. Maintenant plus rien qu'un espace gris insaisissable, surchargé de l'odeur du chloroforme, espace à demi éclairé par de minimes lumières diffuses, pareil à l'intérieur d'un cône immense qui commencerait tout près d'ici, s'appuyant sur terre, tel un entonnoir démesuré. Au rétrécissement du sommet, dans un éloignement inouï, il existe une petite tache blanche, lumineuse. C'est par là qu'on aurait pu sortir... A l'intérieur du cône, à travers un escalier en hélice qui s'enroule le long de sa surface, c'est vers cette issue qu'il gravit de jour et de nuit, poussé par la nécessité, par l'effort, tel un colimaçon, — bien que quelque chose en lui veuille prendre son essor, comme une grive dont les pattes seraient prises dans un piège, — bien que s'ébattent en lui comme des ailes d'oiseau. Et il ne peut s'élever, pourtant, plus haut que la longueur du piège. Il tombe, il retombe incessamment... Il sait bien *ce qu'on aperçoit par l'ouverture du cône.* Il suffit de faire un pas — et voici la lisière du bois, la plaine où se trouvent ses quatre carrés de pommes de terre. Et tandis qu'il s'élance mécaniquement du vide qui l'entoure, il rêve à la récolte.

Calme profond, silence! Là, près de la forêt, règne la transparance de l'espace automnal qui rapproche les objets du lointain et permet qu'on les voie distinctement. A eux deux, lui et sa petite femme récoltent des pommes de terre belles comme des têtes de chats. Sur un tertre couvert de chaumes, quelques pâtres ont porté du genévrier tout sec. Enveloppés dans des sacs de toile, accroupis sur leurs pieds nus, ils font une bonne flambée, puis déterrent des pommes de terre cuites sous la cendre, avec des baguettes de bois. Dans l'air, la fumée exhale l'odorant parfum de genévrier...

Lorsqu'il se sentait mieux, plus lucide, quand la fièvre ne le harcelait pas si péniblement, il cédait alors à l'horrible épouvante de ceux qui sont brisés, martyrisés. Sous la pression de cette terreur sans nom, l'être du paysan se concentrait, se réduisait à la minime dimension d'un grain de mauvaise herbe, et soudain, affolé par des préjugés, il s'élançait à travers des sons effrayants, en se débattant dans un vide sans fond.

Enfin la plaie commença à se cicatriser; la fièvre avait cessé. L'âme du misérable, qui semblait revenue d'un autre

monde, reprit son état primitif, et se mit à méditer sur ce qui s'était déroulé à ses yeux. Mais combien différente était la moelle de ses réflexions. Autrefois c'était une pitié née du dégoût, et maintenant c'était la haine d'une bête blessée, une soif violente de vengeance, la rage enveloppant dans son étreinte fauve et ceux qui gisaient près de lui et ceux qui l'avaient mutilé. Quelque chose de plus germa, persista dans son cœur, sans répit, quelque chose comme une course folle, ininterrompue de pensées qui hurlaient, cherchant cette puissance qui avait prononcé son arrêt.

Ce délire de persécution dura longtemps, envenimant son âme meurtrie.

Et voici qu'un jour il s'aperçoit que son pied valide s'engourdit et s'enfle à la cheville. Lorsque le chirurgien en chef vint un matin faire sa visite quotidienne, le paysan lui confia sa crainte.

Le médecin examina ce pauvre coprs desséché et flétri, fit discrètement une incision dans la tumeur, atteignit l'os par la sonde, puis, après un geste expressif de la main, le regard plein d'énigmatique compassion, il fixa le paysan dans les yeux.

— Ça ne vas pas, frère, lui dit-il. Il faudrait aussi... amputer, tu comprends, n'est-ce pas? Et tu n'es pas solide... Reste ici, tu y seras mieux que dans ta chaumière, tu seras nourri...

Et il s'éloigna escorté de ses assistants. Arrivé au seuil de la porte, il retourna sur ses pas, se pencha sur le malade, puis discrètement, pour n'être aperçu de personne, il passa sur la tête du misérable sa main caressante.

Comme si soudain le battoir d'un fléau l'eût assommé sur l'occiput, le paysan en fut étourdi. Il ferma les yeux et resta longtemps immobile, jusqu'à ce qu'il se fit en lui un silence inconnu.

Il est dans l'âme humaine une cachette enchantée fermée à sept tours. Rien ni personne ne peut l'ouvrir. Seule, tel un escroc, la fausse clé de l'infortune vengeresse y parvient.

Sophocle a nommé ce lieu secret par la bouche d'Oedipe aveugle. Un plaisir étrange y est caché, une douce nécessité, la plus haute sagesse.

Tranquille sur son grabat gisait le pauvre paysan et par son âme déchaînée, le Christ passe sur les ondes de la mer en tempête, apaisant l'orage...

(*Traduction de C. Giustiniani-Kepinska.*)

LES AMIS DE LA POLOGNE

font appel à **TOUS LES FRANÇAIS** sans distinction de parti [illegible] de confession.

Leur programme:
« Faire connaître la Pologne pour la faire aimer »

Leur action:
Conférences, concerts, fêtes, pèlerinages, bals, cinémas, banquets, publications, presse, cours, voyages en Pologne, etc.

Comité Central: 16, Rue de l'Abbé-de-l'Epée, **Paris** (5e)
Téléphone: Gobelins 62-10.

Groupes Régionaux: Versailles, Rennes, Nantes, Laval, Soissons, Mulhouse, Colmar, Strasbourg, Metz, Marseille, Toulon, Montpellier, Arles, Avignon, Alger, Albi, Besançon, Cognac, Béziers, St-Omer, Charleville-Mézières, Le Hâvre, St-Lô, Châlons-sur-Marne, Angers, Lunel, Troyes, Châteauroux, Mauriac, Poitiers, Arras, Aurillac, Figeac, Le Creusot, Montceau-les-Mines, Autun, Cholet, Saumur, Clermont-Ferrand, Beaune, Bourg, Mâcon, Barcelonnette, Embrun, Briançon, La Rochelle, Cherbourg, St-Servan, Nîmes, Aix-en-Provence, Béthune, Commercy, Rochefort, Carcassonne, Alais, Constantine, Nancy, Le Mans, Caen, Blois, Châtellerault, Bordeaux, Toulouse, Selestadt, Epinal, Lens, etc.

Comité du Quartier Latin (pour les étudiants).

Comité d'Action Universitaire et Scolaire.

Frères d'Armes franco-polonais.

Groupes scolaires aux Ecoles Normales, Lycées, Collèges, Ecoles primaires Supérieures, Institutions libres de Paris, Alger, Amiens, Nantes, Saumur, Angers, Nancy, Châteauroux, Carcassonne, Aurillac, Digne, Boulogne, Poitiers, Béthune, Strasbourg, Mulhouse, etc.

EN COLLABORATION AVEC

Le Groupe Parlementaire des Amis de la Pologne
Les Amis de la Pologne en Belgique
La Société Italo-Polonaise
Les Amitiés polono-suisses
Les Amis de la France en Pologne

Imprimerie d'Art Voltaire (O. Zeluk, Directeur), 34, rue Richer, Paris (9e)